

*Bertrand Tavernier*  
Pas à pas  
dans la brume  
électrique

*récit de tournage*

**TAVERNIER  
RACONTE  
SON FILM**

Flammarion

Édition de la Pléiade



Pas à pas dans la brume électrique

DU MÊME AUTEUR

*Cinquante Ans de cinéma américain*, avec Jean-Pierre Coursodon,  
Nathan, 1991 ; nouvelle édition, Omnibus, 1995

*La Guerre sans nom*, avec Patrick Rotman, Seuil, 1992 ; Points,  
2001

*Qu'est-ce qu'on attend ?*, Seuil, 1993

*Amis américains*, Actes Sud, 1994 ; nouvelle édition, 2008

Bertrand Tavernier

Pas à pas  
dans la brume électrique

Flammarion



*Pour Sarah*

## Distribution

Tommy Lee Jones	Dave Robicheaux
John Goodman	Julius « Baby Feet » Balboni
Peter Sarsgaard	Elrod Sykes
Kelly MacDonald	Kelly Drummond
Mary Steenburgen	Bootsie Robicheaux
Justina Machado	Rosie Gomez
Ned Beatty	Twinky LeMoyne
James Gammon	Ben Hebert
Pruitt Taylor Vince	Lou Girard
Levon Helm	General John Bell Hood
Buddy Guy	Sam « Hogman » Patin
Julio Cedillo	Cholo Manelli
Alana Locke	Alafair Robicheaux
Steve Broussard	Mr. Trajan
Zach Broussard	Captain
Andrea Frankle	Margot
Louis Herthum	Doobie Patout
Bernard Hocke	Murphy Doucet
Chukwuma Onwuchekwa	Dewitt Prejean
John Sayles	Michael Goldman
Sandra Leigh	Babineaux Sandra



## Jour J moins 1

24 avril 2007

Demain, on tourne. Veillée d'armes. Le matin, j'ai obtenu qu'on fasse une lecture, avec les comédiens concernés, des scènes qui vont être tournées durant les deux premiers jours : il s'agit de la première rencontre entre Dave Robicheaux, Elrod Sykes et Kelly Drummond, de l'interpellation de ces derniers par Dave pour conduite en état d'ivresse.

Dans mon bureau du 327 South Iberia Street, Tommy Lee Jones, Peter Sarsgaard et Kelly MacDonal. On sent que Tommy piaffe. Il connaît son texte sur le bout des doigts, essaie des regards ou au contraire évite de regarder son partenaire. Peter même dans cette lecture prend une voix pâteuse, introduit des temps, des ruptures. Kelly est très drôle et sa manière de demander à Tommy s'il est l'archétype du macho connard l'inspire et l'amuse visiblement. Il en profite pour rajouter un « mais », supprimer un mot. Et surtout chercher un adjectif qui exprime la colère rentrée de Dave, son mépris envers les « problèmes » posés à la production par l'absence d'Elrod, contraint d'accompagner Dave dans les bayous. Moment qui montre la violence intérieure mais aussi la compassion de Dave.

ELROD

J'ai pas tenu ma parole. C'est vrai. J'en suis conscient. Mais l'heure de tournage coûte vingt-cinq mille dollars. Des centaines de gens se retrouvent à attendre pendant que moi j'essaie de me sortir du pétrin...

DAVE

Laissez-moi vous expliquer quelque chose. Hier, une jeune fille de dix-neuf ans a été violée et tuée dans le sud de la paroisse. On lui a coupé les seins. On lui a retiré les entrailles, enfoncé une branche de cyprès dans le vagin. Alors vous comprenez que je ne sois pas trop intéressé par vos... problèmes de production.

Kelly propose « petit ». On cherche des synonymes plus colorés, on en essaie une douzaine, dont *pid-dling... your piddling production's problems...* Tommy finit par trouver le merveilleux « *awe inspiring production problems* » (« vos vertigineux problèmes de production ») qui témoigne de l'importance, de l'amour qu'il accorde au moindre terme, de son respect pour la langue anglaise.

Dans l'après-midi, nouvelle séance de travail sur le scénario. Comme d'habitude, on commence par la première phrase, la première réplique, le premier signe de ponctuation. Tommy en profite pour transformer un point d'exclamation en points de suspension, « afin que l'acteur ne joue pas le point d'exclamation » et là, patatras, voilà qu'il veut ressusciter le personnage d'Eugene Bloom dont je croyais être définitivement débarrassé.

Dieu sait si Tommy a introduit, suggéré de bonnes idées durant nos très nombreuses séances de travail dans les mois précédents mais celle-ci n'en faisait pas partie.

C'est dans son jet qu'il mentionna, un mois auparavant, pour la première fois cet Eugene Bloom, un agent de la Fema corrompu et malhonnête, qui a disparu mystérieusement, ce qui expliquerait l'arrivée de Rosie Gomez, l'enquêtrice du FBI. Tommy était très content de cette invention qui, selon moi, complique inutilement et absurdement l'intrigue. Je n'arrive pas à comprendre ce que l'on y gagne. Ni même ce que fait vraiment ce personnage que, depuis un mois, il essaie d'incorporer au scénario avec quantité de séquelles fâcheuses : Bloom a disparu, on le recherche et il va réapparaître. Et l'on va découvrir qu'il s'appelle en fait Jean Lafleur. Peste.

Cela fait dix fois que je refuse cette troisième intrigue parallèle, pâteuse, théorique, sans le moindre rapport avec le climat du film ou l'univers de Burke, de Robicheaux, et accessoirement sans la moindre conclusion. Tel que le raconte Tommy, cela rajoute des tonnes d'explication, embrouille toute la dramaturgie et prend le pas sur les deux enquêtes dont Dave s'occupe déjà. Tout cela pour déboucher sur une impasse qui sent fort le hareng rouge (terme que donnent les Anglo-Saxons aux fausses pistes dans les policiers)... On est très loin des idées percutantes qu'il a, jusqu'à présent, disséminées dans le scénario et surtout dans le dialogue. Je parviens, une fois de plus, à liquider Eugene Bloom. Provisoirement ?

Mais pour mieux comprendre les tenants et aboutissants de toutes ces discussions, ces séances de travail, avant de raconter comment le scénario a été écrit, commençons par résumer l'intrigue du livre que nous essayons d'adapter :

Nous sommes en 2007 à New Iberia, une paroisse de 30 000 habitants dans la Louisiane du Sud. Dave Robicheaux, un lieutenant de police qui travaille pour le shérif de New Iberia, est confronté au meurtre d'une jeune fille de dix-neuf ans, Cherry LeBlanc, sauvagement mutilée. Peut-être par un serial killer. Durant son enquête, il arrête une vedette de cinéma, Elrod Sykes, qui tourne un film dans le coin, et sa compagne Kelly Drummond, pour conduite en état d'ivresse. Ce dernier lui raconte qu'il est tombé durant le tournage d'une scène dans le marais de l'Atchafalaya sur le squelette d'un Noir. Dave se souvient que, quarante ans plus tôt, au même endroit, il a été le témoin impuissant de l'assassinat d'un Noir par deux Blancs.

Le souvenir de ce meurtre impuni le hante et il essaye de trouver les coupables dans l'indifférence générale, tout en traquant le tueur de Cherry LeBlanc. Il va se heurter à Julius « Baby Feet » Balboni, potentat local de la Mafia, va faire d'étranges découvertes, d'étranges rencontres (dont un général de la guerre de Sécession, John Bell Hood) qui montrent que le passé conditionne toujours le présent. L'une de ces deux enquêtes – peut-être les deux – réveille des haines, des passions et de chasseur Dave va devenir gibier.

Ce court résumé ne prend pas en compte le passé alcoolique de Dave qui milite maintenant aux AA, sa participation à la guerre du Vietnam, où il sauta sur

une mine, ses convictions sociales, politiques et religieuses.

*Flash-back : histoire d'un scénario*

Il faut dire que l'écriture de ce scénario a été plutôt pittoresque. Elle a duré plus de quatorze mois, dans trois pays différents – France, Italie, États-Unis – dans quatre États américains, la Californie, le Nouveau-Mexique, la Louisiane et le Montana, avec de constants allers et retours.

Cela faisait très longtemps que je voulais adapter le roman de Burke. J'avais découvert ses livres en 2001 dans une excellente librairie du troisième arrondissement, Comme un roman. Les Dave Robicheaux et aussi les autres, comme la magnifique *Vers une aube radiieuse*, sur les luttes syndicales dans les mines du Kentucky qui évoque le John Steinbeck d'*En un combat douteux*. Et tout de suite, j'ai eu envie de connaître, de fréquenter Dave Robicheaux, de passer du temps avec lui. Tout de suite j'ai senti qu'il faisait partie de ma famille, que je comprenais ses doutes, ses colères, ses accès de violence. Que je les partageais. Et j'adorais les descriptions des paysages, l'atmosphère. J'en parlais souvent avec Philippe Noiret, grand amateur de Burke. *Dans la brume électrique avec des morts confédérés* était un de nos titres favoris (avec *Dixie City*). J'avais réussi à obtenir le mail de James Lee Burke grâce à mon ami Glen Pitre, metteur en scène louisianais dont Pierre Rissient et moi-même avons défendu à Cannes le très

attachant *Bélisaire le Cajun*. En 2005, Glen était venu me rendre visite à Paris, avec des bouteilles de sauce forte à mon nom, et l'on s'était embrassé en s'appelant cousin.

La réponse de Burke fut très rapide et amicale. Oui, il était heureux à l'idée qu'on adapte ses livres et oui, *Dans la brume électrique* était un de ses favoris, voire son favori à l'époque. Il ajoutait qu'aucun film n'avait été tourné à New Iberia et dans la région, et il me donnait les coordonnées de son agent, Joël Gotler.

On est entré dans la phase toujours extrêmement longue, difficile, des négociations avec un agent américain. 95 % d'entre eux ne paraissent jamais savoir ce qui se passe dans le reste du monde et vous traitent soit avec une incroyable arrogance, soit comme si vous étiez un producteur exécutif à la Warner. Le premier prix avancé par Joël Gotler était énorme et aurait tout bloqué avec les groupes français qui pouvaient s'intéresser au projet. Il fallait le faire descendre. Le problème, c'est qu'il avait obtenu cette somme pour Harlan Coben du producteur français de *Ne le dites à personne*.

J'avais au même moment contacté un producteur américain, Michael Fitzgerald, que j'avais rencontré à Telluride et à Harvard : il avait produit *The Pledge*, *Le Malin* et *Au-dessous du volcan*, de John Huston, terminait les *Trois Enterrements* de Tommy Lee Jones, un beau palmarès que dépare à peine *Appelez-moi Kubrick*. Des films personnels, audacieux, risqués qui n'avaient pas connu le succès qu'ils méritaient dans leur pays. Michael me propose comme coscénaristes Mary et Jerzy Kromolovski, qui avaient écrit *The Pledge* : « Tout

ce qui est bien est d'eux, tout ce qui est raté est de Sean Penn. » Il est extrêmement cultivé, parle plusieurs langues, ce qui est plus que rare chez les Américains. Petit bémol : quand il vient à Paris, Frédéric Bourboulon, mon associé à Little Bear depuis *La Vie et rien d'autre* (après avoir été assistant sur *Coup de torchon*, régisseur sur *Un dimanche à la campagne*), le trouve arrogant et méprisant. Je balaie ses remarques.

La bataille a donc commencé avec l'aide très efficace de Penelope Glass, la juriste de Michael. Les mails, les lettres ne donnent rien. Gotler campe sur ses positions qui risquent de tout faire capoter.

Je profite d'une offre en novembre 2005 de Florence Charmasson, du ministère des Affaires étrangères, qui me demande de participer à une des tournées qu'elle organise dans les universités américaines, en l'occurrence californiennes. Il s'agit de présenter mes films, de discuter avec les étudiants, de parler du cinéma français. Bonne occasion pour rencontrer Mary et Jerzy Kromolowski, et aussi l'agent de Burke, à qui j'explique comment se montent mes films, les films français, l'échelle des prix, ma manière de travailler et ce que j'aime dans le livre de son client... La rencontre est beaucoup plus cordiale que je l'imaginai. Mon éloquence, ma passion l'ont peut-être touché, mais je crois aussi qu'il vient de recevoir une demande d'option pour *Dans la brume* d'un producteur qu'il déteste, qui a l'habitude de bloquer des dizaines de livres pour empêcher ses collègues de les adapter. Il nous fait dans les jours suivants une proposition que Penelope Glass et Frédéric Bourboulon jugent plus acceptable.

Je rencontre les Kromolovski que je trouve très sympathiques et chaleureux. On commence à analyser le livre et, lors d'un nouveau voyage, à établir certains grands principes de narration.

Mais avant d'écrire le moindre mot, je veux explorer la ville, New Iberia, les paroisses voisines, la région où vit Dave Robicheaux et qui joue un rôle si déterminant chez Burke : importance de la lumière, des odeurs, de l'humidité qui transperce le sol, imbibé la végétation. Je veux m'imprégner du pays, de ses traditions, de son Histoire, de sa musique, de son âme. Découvrir sa violence et sa beauté et les faire miennes. Je dois apprendre à le regarder comme le Cambodge pour *Holy Lola*, le Paris des flics de *L. 627*, l'Afrique de *Coup de torchon*, la France de 1920 de *La Vie et rien d'autre*, la Roumanie de *Capitaine Conan*. Le pari est encore plus difficile ici car dans les œuvres citées, les personnages sont pour la plupart étrangers à l'univers, à la culture du monde où ils ont été projetés. Ils sont comme en transit, soldats qui errent à travers les Balkans, colons en Afrique, couple adoptant en Asie. Au contraire les héros de Burke sont enracinés dans la Louisiane. Leur conduite, leur manière de vivre, leur langage renvoient à tout un passé. Un passé qui rode, nourrit les péripéties, détermine le destin des personnages. L'Histoire est toujours présente, en embuscade. Il est donc hors de question de transposer l'intrigue dans un autre pays comme je l'ai fait pour Jim Thompson et *1 275 âmes*.

Pendant quinze jours, durant le premier trimestre 2006, nous allons sillonner la région, souvent pilotés par James Lee Burke. Il m'a invité à loger chez lui, dans une petite maison, coquette, ombragée par de



grands chênes, située au bord du Bayou Tèche dont j'apprends que c'est le terme indien pour serpent. Les Kromolovski, eux, habitent au Motor Inn, tout près de du Holiday Inn où se déroule la première confrontation, près de la piscine, entre Dave et Julius « Baby Feet » Balboni, le mafieux redoutable qui a peut-être trempé dans le meurtre de Cherry LeBlanc.

Tous les trois, on va jeter un coup d'œil sur ce décor qui nous plaît énormément. Il est très peu conventionnel avec ces sièges en plastique, ces plantes vertes toc, tout un côté cheap, à mille lieues des hôtels luxueux de la Floride qu'on associe au monde de la mafia. Pourtant Burke dans ses livres insiste sur le colossal manque de goût des mafieux, leur vulgarité, leur manière voyante et ringarde de s'habiller, leur inculture, leur bêtise « qui les fait crever de cholestérol à cinquante ans dans un appartement hideux ».

### *Petit salut amical à James Lee Burke*

J'ai immédiatement adoré James Lee Burke, sa chaleur, son entrain, son rire communicatif. Il me cueille lors de notre première rencontre à l'aéroport de Lafayette en me demandant si André Schwartz Bart (auteur du *Dernier des justes*, prix Goncourt) est toujours vivant.

Sa femme Pearl, d'origine chinoise, est absolument délicieuse. Jim me dit qu'elle a appartenu aux « Tigres volants », après la guerre bien sûr, et qu'elle en est partie quand elle s'est aperçue que cela servait de couverture à la CIA pour organiser leur trafic de drogue.

J'ai passé de longs moments inoubliables à l'écouter m'évoquer l'histoire judiciaire et politique de la Louisiane ; de Huey Long, tribun démagogue qui construisit 80 % des routes et des ponts avant de devenir dictateur et de se faire abattre (cf. *Les Fous du roi*), au gouverneur Edwards, dont le slogan de campagne était : « Votez pour l'Escroc, c'est important. » Il faut dire qu'il se présentait contre David Duke, qui fit partie du Klan, diffusa de la propagande néonazie et se rendit à Téhéran au forum sur le révisionnisme. Interrogé à la télévision par le journaliste Wolf Blitzer, Duke finit par exploser : « Cela fait dix fois, monsieur Blitzer, que vous me traitez de nazi. – Donc vous êtes en train de me déclarer que vous n'en êtes pas un ! – Je n'ai pas dit cela, M. Blitzer. » Cette dernière réplique fait hurler de rire Jim, qui, brandissant une pièce, ajoute : « Avec cette seule pièce, si j'appelle le pénitencier, je peux parler à deux anciens gouverneurs, deux vice-gouverneurs et une dizaine d'élus condamnés pour corruption. »

Démocrate passionné, il se lève très tôt « pour vérifier que Bush n'ait pas confisqué ou détourné un article de la Constitution pendant la nuit ». Il me raconte cinquante histoires sur ce Président qui, bien avant son élection, avait été contredit en public par un professeur de l'Université de La Nouvelle-Orléans, lequel avait corrigé une énorme erreur. Bush junior avait du coup appelé son père pour qu'il sanctionne ce professeur.

Il me présente à des nonnes activistes qui se battent pour reconstruire les maisons des pêcheurs et des paysans dévastés pendant Katrina et Rita (encore plus meurtrier à New Iberia), et qui attaquent les compagnies

pétrolières. Dont les forages, les activités dévastent la nature, en septembre 2006, ruinent des centaines de milliers d'hectares.

Lors d'une deuxième visite, j'aurai l'idée de faire travailler Bootsie avec ces religieuses, idée acceptée tout de suite par Tommy Lee.

Burke a un répertoire inépuisable d'histoires, d'anecdotes sur la guerre de Sécession. Il me raconte comment sont nées, à La Nouvelle-Orléans, les diverses sociétés plus ou moins secrètes qui ont abouti à la création du KKK. Il connaît tout autant l'Histoire de l'Ouest, balaie le mythe d'OK Corral (« ce fut une exécution, pas un duel. Les Earp avaient des fusils à canon scié, les Clanton, des revolvers. De plus, Doc Holliday n'y assista pas »), raconte la mort à trente-six ans de Doc Holliday et comment celui-ci, baptisé presbytérien, se convertit au catholicisme avant de disparaître. Il meurt sous la protection des deux cultes, véritable acte de joueur qui met toutes les chances de son côté et parie sur le rouge et le noir. On ne sait jamais. Il y a eu des dizaines de films sur ce personnage mythique et aucun scénariste n'a pensé à incorporer cet épisode extraordinairement savoureux...

Un des ancêtres de Jim a réchappé du massacre que le général Santa Anna perpétra contre des soldats américains désarmés qui venaient d'être libérés. Cela se passait quelques années avant Alamo et le jeune Burke fut sauvé par une prostituée. Jim me trace un portrait féroce de Santa Anna : « Ce n'était pas le général chevaleresque que l'on montre dans certaines évocations d'Alamo. Il était plus proche de Heydrich. Il massacrait les civils, torturait et violait les femmes. Traverser une

rivière le terrorisait à tel point qu'il prenait de la cocaïne. Il survécut à la raclée que lui infligea Sam Houston et plus tard, inventa le chiclé et fit fortune... » Imaginer que le combattant de Fort Alamo trouva le moyen de créer la première version du chewing-gum m'amuse énormément.

Dans un passage de *Dans la brume électrique*, Burke note que Jim Bowie, qui combattit aussi à Alamo, était un redoutable trafiquant d'esclaves et qu'il refusa même d'émanciper son domestique noir dont par ailleurs il sauva la vie en le laissant quitter le fort. On voit cette scène dans le film de John Lee Hancock (sorti en 2004) que Burke considère comme le plus juste, le plus authentique sur Alamo. Elle tranche sur la version plus sentimentale qu'en donne John Wayne où l'on voit Widmark accorder sa liberté à son esclave.

Jim trace un portrait dévastateur de George Armstrong Custer, le responsable du désastre de Little Big Horn : « Un vrai sociopathe. Il était tellement sadique que pratiquement deux mille soldats désertèrent. Il avait une passion, la taxidermie. Et il réquisitionnait la cantine pour empailler les animaux qu'il tuait, obligeant ses hommes à manger froid. »

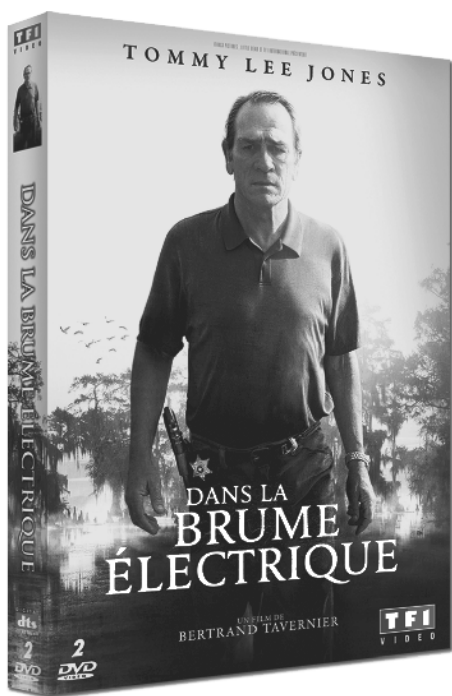
Et il n'est pas triste non plus sur les fondateurs de la religion mormone : « John Smith était un dangereux fanatique, un rapace sans éducation avec toutes ses épouses dont neuf ou dix avaient moins de quatorze ans ; Brigham Young, un illettré sadique, cupide qui a couvert le plus grand massacre de civils de l'histoire de l'Ouest. Un pédophile avec ses douze ou quinze femmes à peine nubiles. »

Mise en page par Meta systems  
Roubaix (59100)

N° d'édition : L.01ELJN000298.N001  
Dépôt légal : novembre 2009

**"Un polar, un vrai, un grand !"**  
L'EXPRESS

**"Superbe. Un très bon thriller"**  
LE FIGARO



**"Une splendeur"**  
★★★★★  
STUDIO CINÉ LIVE

DISPONIBLE EN DVD ET BLU-RAY

*Magasin Dixiel.* © 2009 Little Bear Productions - TFI International. Photos ©: D'wyn Jones. Conception graphique © 2009 TFI Video. L'Offre valable il-son au 7 février 2010.